

Lemercier, Louis Jean Népomucène
Le complot domestique

LE
COMPLOT DOMESTIQUE,
OU
LE MANIAQUE SUPPOSÉ.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

LE

COMPLOT DOMESTIQUE,

OU

LE MANIAQUE SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS;

PAR M. NÉPOMUCÈNE L. LEMERCIER,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

Représentée sur le Théâtre Royal de l'Odéon,
le 16 juin 1817.

Montaigne, sagement enclin au septicisme,
Raillait moins l'art, je crois, que le charlatanisme:
Notre docte Molière aimait un grand docteur.
C'est un dieu qu'un mortel dont l'art conservateur,
S'appliquant à guérir l'homme qu'il étudie,
Loin de son lit fatal chasse la maladie;
Et qui, par tant de soins, de courage souvent,
L'empêche de mourir, ou le rend plus vivant.

Vers de la comédie intitulée,
LE FAUX BONHOMME.

A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, au Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, N°. 51.
GARNIER, rue de Sorbonne, n°. 4.

1817.

A M. DUPUYTREN,

CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HOTEL-DIEU,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE, ETC.

MON CHER DUPUYTREN,

LES vrais médecins méprisent l'empirisme et la charlatanerie : c'est en écoutant vos leçons que j'ai le mieux appris combien l'un et l'autre sont dangereux aux hommes. Frappé des abus du pouvoir discrétionnaire, trop aveuglément abandonné à certains régisseurs des maisons où l'on traite les maladies mentales, j'ai voulu rendre encore la Comédie utile à la société, en signalant l'espèce de charlatans la plus funeste dans l'image de mon THÉRAPEUMANE. Il y a, je crois, quelque force comique dans le ressort d'une action morale et profondément triste, de laquelle j'ai tiré, à l'exemple de nos maîtres dans l'art de Thalie, mes effets les plus divertissans, et dans l'intervention d'un soi-disant médecin de fous, plus insensé que ses malades par sa manie systématique. Comme il m'importait que l'on ne confondît pas en ce tableau la



bonne théorie-pratique avec la mauvaise, et qu'on ne pût me reprocher de les avoir mises toutes deux sous la même férule, j'ai pris soin d'opposer en contraste à l'originalité du docteur ignorant et cupide la physionomie d'un habile et honnête docteur. Où pouvais-je saisir avec choix les traits convenables à cet autre personnage, si ce n'est parmi les nombreux élèves que vous avez dirigés dans l'art de guérir? Ils ont servi de modèles à la figure de Clairfond, jeune médecin exempt de pédanterie dans son maintien et dans son langage. Ainsi donc, offrir à votre amitié la dédicace de mon essai dramatique, c'est vous restituer un peu de ce que je vous dois. Le succès de cette pièce, n'ayant pas été contesté, empêchera qu'on ne me soupçonne d'abuser d'un nom tel que le vôtre pour m'en appuyer. Je vous prie d'accueillir en cet hommage une faible marque de ma reconnaissance, vous, de qui les conseils éclairés ont plus d'une fois sauvé la vie et la santé des personnes qui me sont chères. M'accusera-t-on à ce sujet d'encenser enfin la puissance?... Qu'aurais-je à répondre? Rien : l'une des premières en ce monde est celle du savoir et de l'esprit consacrés au bien de l'humanité.

AVERTISSEMENT.

Le théâtre de l'Odéon n'est pas au centre du quartier de la mode, de l'élégance et des richesses ; mais il se trouve avantageusement situé, pour le progrès de l'art dramatique, dans le quartier des bonnes études, étant environné du collége de France, des universités, de l'institut, et des écoles de droit et de médecine, où se rassemble une jeunesse studieuse. Le concours des connaisseurs auxquels je m'honore d'avoir soumis ma comédie, eût rendu difficile aux cabaleurs d'empêcher LE PUBLIC de la juger. En appréciant l'ensemble des acteurs qui l'ont jouée avec autant d'intelligence que de zèle, les spectateurs ont justement distingué les talens vraiment remarquables qu'ont déployés dans leurs principaux rôles MM. Chazel et Perroud : l'un a brillé par un naturel très-animé, l'autre par un jeu toujours sûr et spirituel.

Les journalistes impartiaux et bienveillans ont publié que la scène du *propriétaire sous le scellé* était originairement à moi, dans LE TARTUFE RÉVOLUTIONNAIRE. Je leur rends grâce de cette marque d'équité ; car on me vole souvent, et l'on crie au voleur quand je reprends ce qui m'appartient.

Nos légions d'Aristarques se donnent le mot d'ordre

contre moi, et répètent de concert que mon esprit est *bizarre*, mes conceptions *bizarres*, mon goût *bizarre* et surtout mon style *bizarre :* passons condamnation sur toutes ces *bizarreries*, tant qu'elles ne m'empêcheront pas d'émouvoir le public dans la tragédie, et de le faire rire dans la comédie.

On m'a conseillé de répliquer, cette fois, à d'injurieux feuilletons, à de méchans articles qui ont attaqué ma pièce avec une violence proportionnée à son succès; mais le public les avait réfutés d'avance par ses applaudissemens, et m'a défendu lui-même. D'ailleurs, que répondre au mauvais ton, à la mauvaise foi, aux mensonges, et aux personnalités basses? On ne songe pas qu'il me faudrait descendre dans la lice des *folliculaires*, qui ont porté tous les bonnets, toutes les cocardes et toutes les livrées des divers partis, à l'aide desquels leur ignorance dogmatise aussi pernicieusement en littérature qu'en morale et qu'en politique, et spécule sur les réputations à faire ou à défaire. J'ai trop peur de me salir.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DANJOIE.	M. CHAZEL.
Mme. DANJOIE, sa femme, belle-mère d'Angeline.	Mme. DELILLE.
M. PRIMESAC, père de Mme. Danjoie.	M. LEBORNE.
M. BLINVAL, neveu de M. Danjoie.	M. ALPHONSE.
ANGELINE, fille de M. Danjoie, née d'un premier lit.	Mlle. HUMBERT.
CLAIRFOND, jeune médecin, amant d'Angeline.	M. THÉNARD.
THÉRAPEUMANE, médecin des fous.	M. PERROUD.
GRIPPARD, intendant de la maison de M. Danjoie.	M. DUPARRAY.
L'OLIVE, valet de M. et Mme. Danjoie.	M. ARMAND.

Créanciers,
Juge de paix,
Valets,
} Personnages muets.

La scène se passe à Paris, dans une salle de la maison de M. Danjoie.

LE
COMPLOT DOMESTIQUE,
OU
LE MANIAQUE SUPPOSÉ.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PRIMESAC, Mme. DANJOIE, ANGELINE, CLAIRFOND ET GRIPPARD.

(Tous sont assis.)

M. PRIMESAC.

Oui, j'ai dû surveiller, en vrai chef de famille,
L'intérêt de mon gendre et celui de ma fille :
Angeline est la sienne, et Clairfond son docteur ;
Moi, je suis son beau-père et son ami de cœur ;
Vous êtes de céans l'intendant économe,
Sauvons monsieur Danjoie : ah ! c'est un si digne homme !
Je n'aurais point blâmé les superfluités
Où l'entraînent sans frein ses prodigalités,
Si de son premier lit ce doux et tendre gage,
Et ma fille qu'il prit en second mariage,
N'attiraient toutes deux mon sévère examen
Sur le destin des fruits de l'un et l'autre hymen.
Mais je vois l'avenir, et frémis pour chacune
Si mon gendre en fumée exhale sa fortune.

Le torrent d'inconnus qu'on attire à grands frais
De chez qui n'a plus rien s'écoule pour jamais :
Ces amis des maisons dont en vingt mois, peut-être,
Pas un n'a salué ni même vu le maître,
A peine sauront-ils son sort embarrassé,
Qu'ils le gratifieront du brevet d'insensé.
Lorsque d'une famille un membre aussi peu sage
Ruine sa personne et tout son héritage,
On en appelle aux droits des paternels tuteurs;
Et les aliénés ont de bons curateurs.

ANGELINE se levant.

Monsieur, je me retire, et ne puis rien entendre
Au conseil d'intérêt où l'on veut me comprendre.
Il m'importe, avant tout, de vous représenter
Qu'à de tels entretiens j'aurais tort d'assister.
De mon père pour moi la personne est sacrée :
Je ne trouvai jamais sa raison égarée :
Vous l'accusez d'un mal qu'il est de mon devoir,
En cas qu'il fût réel, de ne jamais savoir.
D'un désordre d'esprit lorsqu'un père est victime,
Souffrir qu'on le publie aux enfans est un crime;
Et leur respect soumis, leur soin tendre et pieux,
De son infirmité doit détourner leurs yeux.
Je m'honore du mien, et ma délicatesse
Me prescrit la retraite ainsi que ma tendresse.
Je lui tairai le tout; et vous pouvez juger
Que je m'en fais la loi de peur de l'affliger.
Clairfond, son médecin, doit approuver ma fuite :
Il m'a trop donné lieu d'estimer sa conduite,
Et va, pour confirmer ce qu'en pense mon cœur,
Sauver encor celui dont il fut le sauveur.
Excusez-moi : je sors et vais cacher mes larmes.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, HORMIS ANGELINE.

M. PRIMESAC.

QU'AI-JE dit qui soit propre à causer tant d'alarmes ?

GRIPPARD à lui-même.

La sotte de nommer, en son zèle indiscret,
Ce conseil de famille un conseil d'intérêt !

Mme. DANJOIE.

D'où prend-elle sujet de soupçonner mon père,
Et d'offenser en lui sa propre belle-mère ?
Cette jeune personne a le verbe un peu haut !
Mon cœur pour mon mari ne fait que ce qu'il faut.

M. PRIMESAC.

Ah ! ce que j'en ai dit, ce n'est qu'à bonne enseigne :
C'est mon gendre ; et pour lui, vraiment, le cœur me saigne ;
La sensibilité m'inspira mon dessein.

Mme. DANJOIE.

Son physique est très-mal et son moral moins sain :
Sa santé périclite ; oui, moi qui suis sa femme,
J'en ai, le sachant trop, un grand souci dans l'âme.

GRIPPARD.

Que craint-elle qu'on fasse ? et pourquoi présager
Qu'on nuise à votre époux que l'on veut soulager ?

Mme. DANJOIE.

A quel projet, usant d'une maligne ruse,
N'excepter que monsieur de tous ceux qu'elle accuse ?

M. PRIMESAC.

Monsieur de qui l'avis important sur ce point
S'accordait à blâmer....

CLAIRFOND.

Je n'y contredis point :

La modération est la marque certaine
D'un parfait équilibre et d'une raison saine.
Mon ami, je l'avoue, extrême en ses transports,
N'est tout-à-fait remis ni d'esprit ni de corps :
Mais je vois bien des gens promener par la ville
Plus déréglés chez eux sans qu'on les en exile ;
A moins que la bonté de leurs collatéraux,
Pour les frustrer d'un bien, n'accuse leurs cerveaux.
J'ai vu plus d'une intrigue, aux familles cruelle,
Mettre ainsi sourdement la raison en tutelle :
Et, tandis qu'un parent et ceux qu'il veut doter
Jouissent de son or qui les fait respecter,
Tel malheureux, caché, vivant dans les supplices,
D'un geôlier charlatan subit les noirs sévices ;
De tous ses pas gênés l'argus capricieux,
Écartant ses amis par un soin odieux,
Aggrave chaque jour sa pénible agonie ;
Et s'il vit, et soutient sa dure tyrannie,
En des récits trompeurs démentant sa santé,
Spéculant sur les mois de sa captivité,
Le barbare se fait par leur triste durée
Sur son pensionnaire une rente assurée ;
Cependant la victime en butte à ses rigueurs
Ou se détruit de rage, ou périt de langueurs :
Et nous nous indignons, médecins que nous sommes,
Que l'on tourne en fléau l'art de guérir les hommes !
Il est de notre honneur d'arrêter ces abus.

M. PRIMESAC.

Mais, monsieur !....

CLAIRFOND.

Votre gendre est rempli de vertus.
Mon père l'a chéri dès sa plus tendre enfance :
Il est né singulier, mais n'a point de démence.
De goûts passionnés sans cesse il a changé :
Il aimait à bâtir, et s'en est corrigé :
Des fêtes maintenant il prend la fantaisie,
Eh bien ! cela vaut mieux que la mélancolie.
Quand sa première épouse entra dans le cercueil,
Il ne rêva long-temps que l'image du deuil ;

Morne, accablé, muet, il resta solitaire :
Son teint démontre assez qu'il est atrabilaire.
Vous le savez; je l'aime, et, calmant son ennui,
Je sus en l'amusant le distraire de lui.
La cure par mes soins fut si bien terminée,
Qu'il sourit au désir d'un second hyménée :
Mais trop sensible, au fond, pour avoir oublié
Quel coup brisa les nœuds qui l'ont jadis lié,
Il en garde une crainte, un germe de tristesse,
Qu'il combat dans le monde en se fuyant sans cesse.
Il étourdit son cœur, divertit ses penchans
Parmi les feux de joie, et les ris, et les chants,
Et par la mélodie et les jets de la flamme,
Tient ses sens éveillés pour endormir son âme.
Que de gens, dans Paris, courant bals et festins,
Par tous ces faux plaisirs trompent de vrais chagrins !
Il amuse comme eux ses yeux et ses oreilles :
Mais je n'approuve pas qu'il s'épuise en des veilles,
Qu'il change de transport, et sans fruit tour à tour
Fasse du jour la nuit et de la nuit le jour.
Il entendra la voix de mon amitié pure ;
Et mon sincère avis, sans qu'il lui fasse injure,
D'un caprice coûteux chassant en lui l'erreur,
Modérera ses frais qui vous font tant de peur.

M. PRIMESAC.

Quoi donc? et par ces mots que prétendez-vous dire?
Vous êtes récusable à juger du délire
Où mon gendre paraît malgré nous se plonger :
Pour vous, son seul conseil, il n'a point de danger.
Le prix de vos bons soins n'est pas une vétille,
S'il est vrai qu'il incline à vous donner sa fille.
Peut-être ce dessein, fruit de sa déraison,
Vous fait-il sagement craindre sa guérison.

CLAIRFOND.

Sur votre gendre et moi j'aurais à vous répondre :
Mais j'imite sa fille au lieu de vous confondre.

(Il se retire.)

SCÈNE III.

M. PRIMESAC, Mme. DANJOIE, GRIPPARD; ET L'OLIVE, *amenant quelques gens à sa suite.*

M. PRIMESAC.

Qui sont donc ces gens-ci ?

GRIPPARD.

Nos nouveaux créanciers,
Des mécaniciens, peintres et charpentiers.
Je doute que dans peu, si monsieur votre gendre
Continue un tel train, on puisse rien lui prendre.

L'OLIVE montrant Grippard.

Remettez à monsieur vos mémoires en main :
Allez ; on vous paiera demain, après-demain,
Le jour d'après..... que sais-je ! il verra vos affaires.

GRIPPARD.

Quoi ? pour l'artificier et pour ses luminaires
Deux mille francs !

L'OLIVE.

Mon maître, en feux, en lampions,
Bientôt dépensera, je crois, des millions ;
Il ne rêve à présent que festons, girandoles,
Illuminations, proverbes, fariboles !

M. PRIMESAC.

Que veut encor monsieur ?

L'OLIVE.

C'est le décorateur ;
Guirlandes à la fresque en largeur, en hauteur ;
Lustre, lambris dorés, amours sous les corniches,
Théâtre à changemens et toile des plus riches :
Il n'a rien épargné.

M. PRIMESAC.

Ni la bourse non plus.

Mme. DANJOIE.

Ces autres, qui sont-ils ?

L'OLIVE.

Les forains.

GRIPPARD.

Mille écus !

M. PRIMESAC.

Comment, diantre !

GRIPPARD.

On leur doit deux fêtes villageoises

L'OLIVE.

Les chœurs de paysans et de jeunes Cauchoises,
Escamoteurs, marmotte, et flûtes et tambours ;
Le chien savant, le singe, et la danse des ours.

Mme. DANJOIE.

Pour les seuls voltigeurs un si haut prix me passe !

L'OLIVE.

Qui ? les danseurs de corde ! ils sont chers ; on en casse.

GRIPPARD.

Quel article est-ce là ?

L'OLIVE.

Celui du tapissier.

GRIPPARD.

Certe, il n'est pas menu.

L'OLIVE.

De la cave au grenier,
Matin et soir ici toujours on déménage :
Il n'est tenture et lit qui ne change d'étage.
Tantôt l'hôtel se vide et tout passe au jardin,
Tantôt la maison pleine a l'air d'un magasin ;
Cloisons et paravents s'y meuvent en coulisses :
Le chat ne sait où fuir tous nos feux d'artifices ;
Mille oripaux d'acteurs encombrent le plancher :
On choisit pour l'orchestre une chambre à coucher ;

Marteaux, charpentes, clous, pétards, soleils, bougies,
Font pour nous un enfer de ce lieu de magies,
Où, lorsqu'on a donné bal, spectacles, banquets,
A peine reste un gîte à loger des laquais.
Un plaisir si coûteux est pourtant à la mode!

Mme. DANJOIE.

Vous n'imaginez pas à quel point m'incommode,
Me pèse cet ennui de divertissemens
Qui m'ôtent le repos de momens en momens!

M. PRIMESAC.

Vous voyez s'il est temps d'entrer dans mes pensées
Pour sauver son avoir qu'il consume en fusées?

GRIPPARD.

Adieu! nous mettrons ordre à tout : c'en est assez,
Je réglerai vos gains et tous vos déboursés.
Quand le total est gros, c'est à moi d'en rabattre :
En loyal intendant, sur huit je retiens quatre.

L'OLIVE.

Vous comprenez cela? Le bon monsieur Grippard
En expert consommé fait à chacun sa part :
Autrefois procureur, il entend bien ses comptes.

GRIPPARD.

Messieurs, venez demain, vous aurez des à-comptes.

SCÈNE IV.

M. PRIMESAC, Mme. DANJOIE, L'OLIVE, GRIPPARD.

M. PRIMESAC.

Eh bien! avions-nous tort d'arrêter ce train-là
Qui le mène tout droit à l'hôpital?

L'OLIVE.

Oui-dà!

GRIPPARD.

Tu vois, dans ton bon sens, que ton maître est un homme
Bien fou ?

L'OLIVE.

Depuis trois jours il n'a pas fait un somme.

M. PRIMESAC.

Tu vois qu'il a vendu cent mille écus roulans
Sa terre en Languedoc ?

L'OLIVE.

Les trois cent mille francs
Sont touchés du notaire et mis dans cette armoire.

GRIPPARD.

Tu vois qu'en cumulant mémoire sur mémoire,
Il mange tant et plus, rentes et capitaux.

L'OLIVE.

Dame !

Mme. DANJOIE.

Tu vois qu'on songe à prévenir ses maux,
De peur qu'il ne me fasse essuyer des dommages ;
Et ne puisse payer sa table ni tes gages ?

L'OLIVE.

Diable !

M. PRIMESAC.

Tu vois?...

L'OLIVE.

Pardieu ! vous m'en faites bien voir.....
Sans ce qu'un gros instinct me laisse apercevoir.

GRIPPARD.

S'il fallait pour ton maître, et pour hâter sa cure,
Témoigner ces détails couchés en écriture ;
Hein ? tu les signerais ?

L'OLIVE.

Eh ! pourquoi donç signer ?

GRIPPARD.

On peut signer toujours ce qu'on peut témoigner ;

Ce qu'on a vu des yeux, entendu des oreilles,
Fait acte par écrit : de quoi tu t'émerveilles!
C'est pour la sûreté du gendre de monsieur
Que, constatant les faits de son intérieur,
Devant les magistrats on en dresse une enquête
Pour qu'on nous autorise à gouverner sa tête.
De quel droit autrement le prendrait-on sur soi?
Jamais d'honnêtes gens n'osent rien sans la loi.
Le juge est là pour eux. Tu comprends bien ces choses?
Quiconque agit sous main le fait pour d'autres causes.

Mme. DANJOIE.

Hélas! en ce moment, qu'il ordonne un festin
Sous les trois pavillons éclairés au jardin,
Il court, faisant un bruit dont j'étais étourdie....
Nous n'avons pas voulu que de sa maladie
Ses convives railleurs vissent tous les progrès.
J'ai fait aux invités parvenir des billets :
J'ai prétexté, ce soir, son état de souffrance,
Afin que leur risée épargnât sa démence.
Ce cher monsieur Danjoie, il lui faut éviter
Le chagrin des babils propres à l'exalter.
Seconde, en le soignant, ma tendresse attentive :
Sur toi je m'en repose; adieu, mon bon L'Olive.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HORMIS Mme. DANJOIE.

M. PRIMESAC.

AH! redouble d'égards, et sers-le bien encor :
Je t'en gratifirai : la vertu vaut de l'or.
Ton zèle envers mon gendre est un droit pour me plaire,
Et j'ajoute ce gage à ton juste salaire.

(Il lui donne une bourse.)

Va, Grippard, où tu sais : ne perdons nul instant.

GRIPPARD.

Vous le maître demain, je suis votre intendant.

SCÈNE VI.

L'OLIVE seul.

Ouais! pourquoi me graisser la patte de la sorte?
La vertu vaut de l'or; mais le vice en rapporte.
Est-ce qu'à cette amorce on cherche à me tenter?
Pour faire un mauvais coup me veut-on acheter?
Ce monsieur le beau-père est d'une humeur avare:
Emprunter, c'est son fait; mais qu'il donne, c'est rare.
Il a fait à monsieur plus d'un tour de vilain;
Et ce parent, sensible et simple, est aigrefin.
Moi, je l'ai pris à tic et je hais sa figure:
Car on juge aisément les gens à leur allure;
Et tel homme de bien, sur l'air que je lui sais,
Me semble, à mon avis, pendable sans procès.
Sur mon maître pourtant ses craintes sont fondées:
Il a le diable au corps, le trouble en ses idées.

M. DANJOIE, sans être vu.

L'Olive!

L'OLIVE.

Ah! je l'entends!

M. DANJOIE, de même.

L'Olive!

L'OLIVE.

Eh! me voilà.
Il avait bien tardé pour jeter ces cris-là!

SCÈNE VII.

M. DANJOIE, L'OLIVE.

M. DANJOIE, à demi-vêtu, et la figure en désordre.

Ou t'étais-tu fourré, coquin, depuis une heure?
Me faut-il te chercher dans toute ma demeure?

L'OLIVE.

Peut-on, quand on vous perd, vous rejoindre jamais?
Ici, là, vous courez; pas un moment en paix.

M. DANJOIE.

Si je n'étais alerte, et manœuvrant sans cesse,
Tout irait de travers, concert, théâtre, et pièce.
Qui saurait, comme il faut, autour des pavillons
Ordonner l'éclairage, enlacer les festons?
Des salles au jardin sans cesse je circule.
Le moyen d'y tenir, si l'on n'est un Hercule!
Aller, venir, crier, n'avoir pas un loisir!
Et l'on croit qu'une fête est vraiment un plaisir!

L'OLIVE.

Bon!... eh, n'en donnez pas.

M. DANJOIE.

Ce soir.... ô chère fille!...
Mais quel costume j'ai!... Vite, que l'on m'habille.
Tu verras quels effets d'illumination!...

L'OLIVE, à part.

L'accès lui vient: vertige, aliénation.

M. DANJOIE.

Oui, ce soir.... que de fleurs parfumant les corbeilles!...
Sous les bosquets, des voix qui feront des merveilles!...
Un proverbe analogue à mes projets charmans!...

L'OLIVE.

Et quel saint fêtez-vous?

M. DANJOIE.

Le patron des amans.

L'OLIVE à part.

On n'a dit que trop vrai; le pauvre homme extravague.

M. DANJOIE.

Ma fille, c'est pour toi!...

L'OLIVE, à part.

Que son regard est vague!

(à son maître.)
Vous souvient-il, monsieur, qu'autrefois attristé,
Vous étiez loin d'avoir ces accès de gaîté ?
Vos mains ont de cyprès planté tout une allée :
Nul oiseau, nul chien mort, qui n'eût son mausolée.
Vous perdîtes un jour votre angora si beau,
Et lui fîtes graver sur un petit tombeau :
« Hôte inapprivoisé, plein d'aimables souplesses,
» Au seul logis fidèle, et sensible aux caresses,
» Doux, veloutant sa griffe, adroit et patelin,
» Ci gît mon chat, portrait du sexe féminin. »

M. DANJOIE.

Devais-je en épitaphe inscrire une épigramme ?
J'eus tort.... Mon deuil récent devait m'affliger l'âme....
J'étais veuf!

L'OLIVE.

Ah! monsieur, oubliez....

M. DANJOIE.

Il est tard :
Fais descendre Angeline.

L'OLIVE.

Oui, son air est hagard.

M. DANJOIE.

Pourquoi m'inspectes-tu des pieds jusqu'à la tête ?

L'OLIVE.

Pour rien, monsieur.

M. DANJOIE.

Allons! il faut que je m'apprête....
Mon habit neuf; je veux m'en parer à l'instant.
Cours avertir ma fille.... Ah! la voici! Va-t'en;
Va, dis que, si l'on vient, on fasse entrer mon monde
Ou dans la galerie, ou bien dans la rotonde.

L'OLIVE, à part, en se retirant.

C'est pitié! sa cervelle est tout en désarroi.

SCÈNE VIII.

M. DANJOIE, ANGELINE.

M. DANJOIE.

Ma digne enfant, approche, approche ; embrasse-moi !
Comme te voilà belle, et joliment parée !
Quoi ? devinerais-tu le but de ma soirée ?

ANGELINE.

Non ; chacun au logis, en voyant vos apprêts,
Se demande pourquoi vous faites tous ces frais.

M. DANJOIE.

Reçois donc sur mon plan quelques traits de lumière....
Tiens, je vais célébrer l'hymen.... d'une rosière :
Celle que de ce titre on honore au hameau,
De tous les environs est l'objet le plus beau,
La fille la plus sage, et la plus estimée,
Et du plus tendre époux digne en tout d'être aimée ;
Telle que tu serais, toi, sous tous les rapports,
Si de ton mariage on faisait les accords.

ANGELINE.

Moi.... mon père !

M. DANJOIE.

L'amant à qui, dans cette scène,
Je la ferai s'unir d'une éternelle chaîne,
Digne de tant d'appas, jeune, bon, vertueux,
Habile en son état, et surtout amoureux ;
Car l'amour, quoi qu'on dise, attrait du plus bel âge,
Beaucoup mieux que l'argent assortit un ménage :
Ce tendre amant, te dis-je, en tout loyal au fond,
Sera tel.... en un mot, figure-toi Clairfond.

ANGELINE.

Lui.... mon père !

M. DANJOIE.

Le père aura lu dans leur âme,
Et, sans en avertir ses parens, ni sa femme,

Fait dresser le contrat mystérieusement ;
Cent mille écus de dot viendront au dénoûment.
Quel beau coup de théâtre ! Hein ! qu'en dis-tu, ma chère ?

ANGELINE.

Je cherche quels acteurs joûront cela, mon père.

M. DANJOIE.

La rosière est ton lot ; personnage muet,
Tu n'auras qu'à paraître.... Aux filles, en effet,
La pudeur en ce cas fait perdre la parole.
Cela te convient-il ?

ANGELINE.

Le silence est mon rôle.

M. DANJOIE.

Te plaît-il que Clairfond soit le futur ?

ANGELINE.

Ah, oui !

M. DANJOIE.

Ce vif accent du cœur, oh ! qu'il m'a réjoui !
C'est le ton qu'il faut prendre ; et d'avance, je gage,
Va, va, que tu joûras très-bien ton personnage.
Moi, mon rôle est le père : après l'acte légal
J'allume un feu de joie, et j'ouvre un brillant bal :
Jeux grotesques, sauteurs, violons, cornemuses,
Rien n'y manque, et j'épuise et les arts et les muses.
Songe à l'allégorie ; elle doit t'occuper.

ANGELINE.

Oui ; car j'aurais grand'peur, hélas! de me tromper.

M. DANJOIE.

Remonte.

SCÈNE IX.

M. DANJOIE, Mme. DANJOIE; L'OLIVE *entrant un peu avant elle.*

L'OLIVE *à son maître.*

On a remis ces paquets à la porte.

M. DANJOIE.

Donne... Qu'écrivent-ils?... Le diable les emporte!...
Quoi?... tous les conviés m'expriment leurs regrets....
Tous s'absentent.... On vient savoir comment je vais!...

L'OLIVE.

Votre monde au portier s'enquiert de vos nouvelles.

M. DANJOIE.

Pourquoi sur ma santé ces alarmes cruelles?...
Mon état, Dieu merci!... D'où part ce méchant tour?

Mme. DANJOIE.

C'est l'effet de mes soins; je le dis sans détour.
L'Olive, laisse-nous.

L'OLIVE, *à part, en s'en allant.*

La crise sera vive....
S'il allait s'oublier.... Restons sur le qui-vive.

SCÈNE X.

M. et Mme. DANJOIE.

M. DANJOIE.

Madame, hâtez-vous d'expliquer clairement
La cause, le secret de cet événement:
Sans mon autorité qu'avez-vous osé faire?

Mme. DANJOIE.

J'ai, par amour pour vous, risqué de vous déplaire.

D'un fatigant concours disposant l'appareil,
Durant trois jours, trois nuits, sans calme et sans sommeil,
Vous succombez, monsieur, à votre lassitude;
Et de mille tracas la vaine inquiétude,
Vous cachant l'état faible où je vous vois réduit,
Vous poussait follement à veiller cette nuit.
Vous aviez plus besoin de repos que de fêtes....

M. DANJOIE.

Et me faisant passer pour malade!....

Mme. DANJOIE.

Vous l'êtes:
Sur vous-même il est temps de vous désabuser;
Et vos maux s'accroîtraient à vous les déguiser..

M. DANJOIE.

Ainsi, de son plein gré, ma femme se hasarde
D'être dans ma maison mon docteur et ma garde,
De me faire coucher, lever, quand il lui plaît,
De me cacher au monde en infirme complet!...
Morbleu! loin d'être au lit en valétudinaire,
Je me sens assez fort pour entrer en colère.
Savez-vous à quel but je destinais mon bal,
Et ce qu'en le rompant vous m'aurez fait de mal?

Mme. DANJOIE.

Ah! je sais que durant ces veilles qui vous nuisent,
Autant que votre corps vos richesses s'épuisent;
Et que mon sage père en est même alarmé.

M. DANJOIE.

Ne craint-il pas de voir tout mon bien consumé?
Tremble-t-il pour le vôtre? Eh! pourquoi? je l'ignore:
Votre dot est bien sûre, il me la doit encore.
Et moi, de quelle épargne aurais-je à profiter?
Tout l'or que je réserve, il vient me l'emprunter;
Et puisqu'il faut ainsi que mes mains restent nettes,
J'aime mieux dépenser que de grossir ses dettes.
Aurait-il préféré que mon fat de neveu,
Réparant par vos mains les pertes de son jeu,

Vous vendît à mes frais la suite d'un hommage
Qui, depuis notre hymen, a dû me faire ombrage?
Ce soir, puisqu'il me blâme, il eût grondé bien plus;
Ma fête m'eût coûté cent mille bons écus.

Mme. DANJOIE.

Cent mille!

M. DANJOIE.

Oui.

Mme. DANJOIE.

Le montant de la terre vendue!

M. DANJOIE.

Oui, madame.

Mme. DANJOIE.

Ah, quel trait! quelle tête perdue!
Ce n'est donc pas à tort que Clairfond, votre ami,
A qui notre frayeur s'expliquait à demi,
Nous déclarait tantôt, puisqu'il faut vous le dire
Et que nos seuls avis n'ont sur vous nul empire,
Que l'agitation de tous vos mouvemens
Marquait dans vos esprits certains déréglemens;
Qu'il fallait, malgré vous, guérir votre insomnie,
Et qu'enfin vos transports annonçaient la manie!
Eh! qu'aurait-il conclu de cet accès nouveau,
Lui qui vous croit déjà quelque trouble au cerveau?

M. DANJOIE.

Qui, madame?... Clairfond, tenir un tel langage!...
Me traiter d'insensé!.. L'ingrat!... Ah, quel outrage!...
Moi, qui préparois... Non; c'est un mensonge affreux:
Vous le calomniez pour nous brouiller tous deux.

Mme. DANJOIE.

Quoi? vous niez...

M. DANJOIE.

Silence!

Mme. DANJOIE.

Il faut...

M. DANJOIE.

Il faut vous taire.

Mme. DANJOIE.

Si je vous suis suspecte, interrogez mon père.

M. DANJOIE.

Sortez ; laissez-moi seul, ou je fuis la maison.

Mme. DANJOIE.

Monsieur vient à propos vous rendre à la raison.

SCÈNE XI.

M. DANJOIE, CLAIRFOND.

CLAIRFOND.

Mon digne ami, qu'entends-je ?... un débat de ménage.
La colère jamais n'emporte un homme sage :
Peu de choses au monde ont assez de valeur
Pour faire de son sang bouillonner la chaleur.
Qu'est-ce qui vous irrite ? Un rien, je le parie ;
Vous devenez trop prompt à vous mettre en furie.
Ici de vos transports tantôt on m'a parlé :
J'ai promis qu'envers vous, ami franc et zélé,
Je saurais profiter de votre confiance
Pour vous rendre docile à mon peu de science.
Votre genre de vie exige trop d'efforts ;
Vos veilles sans relâche accablent votre corps :
Lorsqu'on agit sans cesse un long jeûne exténue,
Le cerveau s'embarrasse, et l'homme enfin se tue.
Je ne vous gêne pas en médecin pédant :
Rien de trop, fut toujours mon adage prudent.
Que les foux de Paris, durant les nuits entières,
Se brûlent dans les bals sous le feu des lumières ;
Vous, dormez pour mieux vivre et faire le bonheur
D'une honnête maison dont vous êtes l'honneur :
Sortez d'un vain fracas où la fièvre s'anime,
Rafraîchissez vos sens par un juste régime.

Quand du physique usé la force dépérit,
Il entraîne après soi la force de l'esprit.
S'il fut peu sage à vous d'être aux chagrins en proie,
Il n'est pas plus sensé d'être toujours en joie,
Et, dans le bruit sans cesse ou fêtant, ou fêté,
De risquer sa raison qui tient à la santé.

M. DANJOIE.

J'en suis donc convaincu par ses propres paroles!...
Malheureux! c'est donc vous qui de visions folles
Accusez mon esprit, sur la foi de votre art;
Ah! je n'attendais pas ce trait de votre part.
Oui, j'étais fou ce soir; oui, j'ai perdu la tête...
Apprends, apprends, ingrat, quelle était cette fête
Pour laquelle on m'a vu tant me passionner.
J'avais vendu ma terre afin de la donner.
Estimant ta jeunesse honnête, intéressante,
Croyant ton amitié sûre et reconnaissante,
Instruit de tes penchans que tu m'avais soumis,
Je t'accordais ma fille aux yeux de mes amis.
De peur d'obstacle encor je taisais ce mystère
Qu'ignorait ma maison, ma femme et mon beau-père:
Aucun n'a pu te nuire; et toi seul romps nos nœuds.
Je t'alliais au sang d'un homme vaporeux:
Quel délire!... à jamais je renonce à te prendre.

CLAIRFOND.

Daignez, ô ciel!...

M. DANJOIE.

Un fou sait-il choisir un gendre?

CLAIRFOND.

Au nom de l'amitié j'embrasse vos genoux.

M. DANJOIE.

Les insensés jamais n'apaisent leur courroux.

CLAIRFOND.

Un mot....

M. DANJOIE.

Point.

CLAIRFOND.

Révoquez cet arrêt d'injustice.

M. DANJOIE.

Non, avant de rien faire, il faut qu'on me guérisse ;
Je suis malade....

CLAIRFOND.

Eh ! mais....

M. DANJOIE.

Ma femme m'a tout dit :
Son père était présent....

CLAIRFOND.

Ne donnez nul crédit....

M. DANJOIE.

Adieu !

CLAIRFOND.

Je suis vos pas....

M. DANJOIE.

Laissez, docte Hippocrate,
Un franc aliéné dont la fureur éclate.

SCÈNE XII.

CLAIRFOND seul.

Que faire ?... à mon malheur cherchons quelque recours....
Son beau-père, sa femme, ont noirci mes discours.....
Contre moi, contre lui, quelque trame est ourdie....
Les perfides m'auront prêté leur perfidie.
C'est ainsi que toujours les rusés scélérats
Chargent du mal qu'ils font ceux qui ne le font pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PRIMESAC, BLINVAL.

M. PRIMESAC.

Oui, votre témoignage à propos est venu :
C'est à vous que je dois l'ordre enfin obtenu.
J'aurais eu sans vos soins plus de peine à conclure.
Votre oncle de chez lui vous ayant fait exclure,
ous aurait soupçonnés, si mon zèle indiscret
Vous eût tantôt admis à mon conseil secret :
Mais je n'eusse, Blinval, osé rien entreprendre
Avant de m'appuyer du parent de mon gendre.
Vous, jeune homme accueilli de vingt sociétés,
Qui m'avez soutenu près des autorités,
Faites en ma faveur valoir votre entremise,
Si mon intention est en rien compromise.

BLINVAL.

Il est clair que mon oncle est un extravagant,
Que son hymen en fut un indice marquant;
Que, triste d'être veuf, l'amour vint le reprendre;
Qu'à mon exclusion il se fit votre gendre ;
Que bourreau de lui-même autant que de son bien,
Il le dissipe tout et ne me donne rien ;
Que, jaloux de sa femme, il me mit à la porte ;
Que ce n'est pas ainsi qu'un mari se comporte;
Et que sur ces griefs nul ne pourra blâmer
Ceux qui, pour le guérir, l'auront fait enfermer.
Puis, gare à qui sur nous jetterait quelque louche,
Chacun me connaît homme à lui fermer la bouche.
Lorsque les dés heureux sont fréquens en ma main,
Nul joueur n'a jamais querellé sur mon gain.

Je joue assez franc jeu d'abord, tous en conviennent;
Je perds, l'humeur me prend, et les beaux coups me viennen
Alors, si je n'étais pointilleux sur l'honneur,
On en murmurerait; mais on me sait du cœur :
Et j'emploîrai partout cette délicatesse
A vous venger des sots, pour peu qu'un mot vous blesse.

M. PRIMESAC.

Etre si chatouilleux conviendrait mal ici;
L'éclat serait nuisible en cette affaire-ci;
La réputation par le blâme frappée
A pour méchant soutien la pointe de l'épée;
La bravoure est aveugle et court les grands chemins :
On veut des gens d'honneur et non des spadassins.
Le meilleur est pour nous de nous montrer aux hommes
En parens bien unis, loyaux, tels que nous sommes,
Et de manifester que, pour un sage vœu,
J'agis comme beau-père, et vous comme neveu.
Nous n'aurons en ce cas nul effroi qu'on babille.

BLINVAL.

Eh! qu'importe à Paris le sort d'une famille?
Son enceinte frivole est-elle un tribunal
Où l'on pèse si juste et le bien et le mal?
Les causes qu'on y plaide y sont sans importance;
Le moindre mot plaisant y casse une sentence;
L'esprit est l'avocat qui tourne les arrêts,
Qui, riant du bon droit, y gagne les procès :
Une affaire en débats, une autre est appelée,
Qui jette dans l'oubli la foule écervelée
Des chicaneurs oisifs, des caillettes du jour,
Prononçant au hasard les édits de leur cour;
Et dans l'opinion tel hier fut pendable,
Qui demain se blanchit, et siége à votre table.

M. PRIMESAC.

Moi, de l'opinion je ne me moque pas;
L'expérience apprend qu'on doit en faire cas.
L'estime est le seul prix de ma vertu sincère,
Et me soustraire au blâme est pour moi nécessaire.
Ma fille sur ce point a pris mes sentimens :
Vous n'imaginez pas jusqu'où vont ses tourmens

Depuis qu'à nos desseins elle s'est accordée.
Sa séparation qu'un père a décidée,
L'attente de l'exempt que j'ai fait avertir
Pour forcer son mari s'il répugne à partir ;
Mes ordres, mes apprêts, le moment qui s'approche,
Tout enfin du public lui fait craindre un reproche.
Cette nuit même encor, son cœur irrésolu
Prétendait révoquer notre arrêt absolu :
De sa nécessité j'ai peine à la convaincre....

BLINVAL.

Oh! dans ses doutes, moi, je saurai bien la vaincre....

M. PRIMESAC.

Il ne sied pas trop tôt que vous soyez admis.

BLINVAL.

Son aspect désormais me doit être permis.
Je consens de chez lui que mon oncle s'absente,
Mais à condition que je verrai ma tante.

M. PRIMESAC.

Monsieur, ce ton léger, outrage inattendu,
Me fait payer trop vite un service rendu.
Éloigné-je à regret votre oncle très-malade,
Afin que son neveu chez moi se persuade
Pouvoir avec licence attenter à ses droits ?
Je sens trop son malheur et ce que je me dois.
En tuteur paternel, ma tendresse jalouse
A mon gendre exilé gardera son épouse,
Et ne souffrira pas, si j'en ai le pouvoir,
Que ma fille s'égare et sorte du devoir.
C'est désormais sur moi que son honneur repose ;
Si vous l'eussiez chérie, auriez-vous été cause
Des bruits calomnieux contre elle répandus
Sur tant de gros emprunts qui lui sont encor dus ?

BLINVAL.

A sa tante, sans crime, on fait payer ses dettes,
Plutôt que d'y faillir quand le jeu les a faites :
Le crédit de famille en impose la loi.
Que d'hommes élégans, sans fonds et sans emploi,

N'ayant pas mon trésor, près de jeunes parentes,
Sur des banques d'amour s'hypothèquent des rentes;
Et des riches beautés plus débiteurs qu'amans,
Jurent d'en être époux, et tiennent leurs sermens
En chevaliers d'honneur !

M. PRIMESAC.

Non pas, mais d'industrie;
Lâches trop peu souillés du nom qui les décrie.

BLINVAL.

Déjà vous vous fâchez, notre grave tuteur;
Mais si nous nous brouillons, serez-vous curateur ?...
Rions plutôt.

M. PRIMESAC.

Je ris.... mais je ne veux rien être
Au prix de ma vertu, que chacun doit connaître.

BLINVAL.

Qui ressemble à la mienne.

M. PRIMESAC.

Oui, dis-je, encore un coup,
La droiture me guide et m'importe beaucoup.
Dussiez-vous m'en railler, la trouver importune,
Si de cette maison je gère la fortune,
J'en deviens économe, avare, et réglerai
Des liquidations....

BLINVAL.

Où je vous aiderai.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'OLIVE.

L'OLIVE à M. Primesac.

MADAME dans sa chambre en secret vous appelle.

M. PRIMESAC.

Adieu, Blinval : plus tard vous serez reçu d'elle.

(au valet.)

Avec monsieur Grippard un homme doit venir,
L'Olive, il te faudra là-haut me prévenir.

(Il sort.)

BLINVAL à soi-même.

Va, sournois de beau-père, il est vain de prétendre
Sans partage avec nous hériter de ton gendre :
Je reverrai ta fille; et, complice discret,
Mon amour luttera contre ton intérêt.

(Il sort.)

SCÈNE III.

L'OLIVE seul.

Un démon au logis dresse quelque machine.
Pourquoi de ce Blinval revoyons-nous la mine ?
Mon petit jugement, quand monsieur l'a chassé,
N'eut pas matière alors de le croire insensé :
J'eusse opiné plutôt que madame était folle :
Car, sans lui faire tort, ce n'est qu'un fieffé drôle
Et le cœur de la femme, à ces méchans enclin,
Leur semble dévolu par un esprit malin :
Dès que leur nez paraît, le trouble est au ménage....
Voici qu'avec Grippard entre un nouveau visage.

SCÈNE IV.

GRIPPARD, THÉRAPEUMANE, L'OLIVE.

L'OLIVE à M. Grippard.

Monsieur est de l'hôtel sorti de grand matin!
Qui nous amène-t-il?

GRIPPARD.

Un savant médecin,
Qu'en consultation a mandé, pour ton maître,
Monsieur de Primesac qui songe à son bien-être.

Il a, docteur habile en fait de déraisons,
Commencé sa carrière aux Petites-Maisons :
Puis, long-temps de Bicêtre il habita les loges.

THÉRAPEUMANE.

Mon hôpital de fous mérite des éloges ;
Que dis-je, un hôpital? c'est une pension,
Asile de retraite et de discrétion,
Dont le jardin, les cours, les enclos agréables,
Cachent l'intérieur où sont mes incurables.
Tous les aliénés entre mes mains remis,
N'y voyant plus que moi deviennent mes amis.
Au soin de les traiter mon savoir me condamne ;
Et c'est ce qui m'a fait nommer Thérapeumane ;
De mania, mot grec, finement contracté
Avec le radical du mot, thérapeuté,
Qui de thérapeutique est l'étymologie :
En tout, signifiant guérisseur de manie.

L'OLIVE.

Ce titre vient de loin ; et je doute, monsieur,
Qu'un généalogiste en forge de meilleur.

THÉRAPEUMANE.

Je n'en ai point d'orgueil; j'ai trop bien su m'instruire
Du danger de ce vice : au plus sage il peut nuire.
Les premiers élémens d'aliénation
Partent moins de nos corps que d'une passion.
Un organe blessé, lésion primitive,
Est moins pernicieux qu'une passion vive
Qui, vers un seul objet, tient les esprits tendus,
Comme dit l'axiome, *ad unum intentus* :
Elle trouble du corps l'économie entière,
Qui n'est plus que passive, ou bien auxiliaire.
Un phlegmatique est triste ; un sanguin, furieux ;
Le sombre égarement saisit le bilieux :
Voilà par quelle loi des organes résulte
Le symptôme changeant qu'en mes fous je consulte :
Mais au seul intellecte agit la passion
Qui des tempéramens suit la réaction.

La tête en est le siége ; et, d'après ce système,
On y doit appliquer d'abord quelque épithème,
Par la douche et la glace en tempérer le feu,
User de narcotique et l'assoupir un peu :
Plus, un sternutatoire : en voilà pour la tête.
Les fonctions du corps ensuite on les arrête.
La lancette en la veine affaiblit promptement
Des chaleurs de l'esprit cet aveugle instrument :
J'achève en de longs bains de le rendre débile ;
Je détrempe le foie, expulse l'atrabile ;
J'envoie à l'estomac un émétique fin,
Et s'il regimbe encor, je le garotte enfin.
Alors, au lit couché, tenant mon maniaque,
Par le raisonnement dans l'esprit je l'attaque :
Il sent que, pour son bien l'ayant étudié,
D'entraves prudemment je l'ai partout lié ;
Et dans tous ses penchans mon art le contrarie
Pour guérir sa tristesse, ou vaincre sa furie :
Il se calme, et n'a plus nulle malignité :
Son seul risque, par là, c'est l'imbécillité ;
Mais plus de passions, d'orgueil, d'amour, de haine :
Ma maison de santé voilà comme on la mène,
Et comme doctement je circonviens le mal
Par mon double système et physique et moral,
Fruit d'un art qui, salubre en mainte et mainte crise,
S'il abrutit les sens, du moins les tranquillise.

L'OLIVE.

Vous admirez cet art, mais je ne sais par où,
S'il fait qu'on devient brute en cessant d'être fou !
Les guérissez-vous bien par vos belles pratiques ?

THÉRAPEUMANE.

Point ; mais je les surveille : ils sont si frénétiques !
Jugez-en : l'un d'entre eux s'en vient me requérir ;
J'exige qu'il m'accorde un mois pour le guérir :
Eh bien ! d'impatience il meurt en trois semaines.
Qu'y faire ?

L'OLIVE.

Ah ! le gaillard !

THÉRAPEUMANE.

Voilà de leurs fredaines !

GRIPPARD.

Sur ton maître au docteur donne un renseignement.

L'OLIVE.

Lorsque de sa défunte il vit l'enterrement,
Il perdit l'appétit et son teint ordinaire.

THÉRAPEUMANE.

Spasme vers le plexus, que nous nommons solaire.

L'OLIVE.

Il ne parlait qu'à peine, et semblait bégayer.

THÉRAPEUMANE.

Fluxion angineuse, humeur à délayer.

L'OLIVE.

Long-temps il fut chagrin.

THÉRAPEUMANE.

Empâtement du foie.

L'OLIVE.

Maintenant son vertige est d'aimer trop la joie.

THÉRAPEUMANE.

Pléthore d'un sang vif.

L'OLIVE.

Il s'essouffle à courir.

THÉRAPEUMANE.

Obstrûment à la rate.

L'OLIVE.

Il ne croit pas souffrir.

THÉRAPEUMANE.

Illusion des nerfs.

L'OLIVE.

Il fuit le lit, la table.

THÉRAPEUMANE.

Grand feu dans l'hypocondre.

L'OLIVE.

Il est colère en diable.

THÉRAPEUMANE.

Chaleur au diaphragme.

L'OLIVE.

Au reste, vertueux,
Bon père, époux sensible, et maître généreux.

THÉRAPEUMANE.

Ah ! ce trop de vertu, passion très-fatale,
Ne part que d'un excès de chaleur animale.
D'un nombre de mes fous ce symptôme fréquent
M'est de sa maladie un témoin convaincant.

GRIPPARD.

Dis-nous ; a-t-il dormi cette nuit?

L'OLIVE.

Tout d'un somme.

THÉRAPEUMANE.

Prostration de force, atonie en cet homme.

L'OLIVE.

De trois nuits à l'avance il n'avait sommeillé.

THÉRAPEUMANE.

Trop d'excitation le tenait éveillé.

GRIPPARD à l'Olive.

Il a réponse à tout : est-ce un docte génie ?

L'OLIVE.

Si ne pas fermer l'œil est signe de manie,
Cette nuit, sauf monsieur, chacun avait son grain.
Monsieur de Primesac a marché, fait le train :
Notre dame a sonné, n'a pas clos la paupière :
Monsieur Grippard deux fois est sorti sans lumière :
Monsieur Clairfond, venu devant le jour levé,
Va revenir chez nous et s'en est esquivé :
Là-haut, mademoiselle, en sa chambre montée,
Écrivait, soupirait, pleurait tout agitée :
Or, si j'ai du docteur bien entendu l'ergo,
Chacun dans la maison a donc un vertigo ?

THÉRAPEUMANE.

C'est probable : et mon art, si chez vous je l'exerce,
Caractérisera leur démence diverse :
J'en vois partout le germe : il est tant d'insensés,
Que je crois des humains tous les timbres faussés.
Avares, envieux, jaloux, et fanatiques,
Gens de tous les partis, cabaleurs politiques,
Nombre de courtisans, et force libéraux
Qui de la servitude ont peuplé les bureaux,
Artistes, écrivains, tout penche à la manie :
Le plus grand des périls c'est d'avoir du génie ;
Et plus on a d'esprit et de lucidité,
Plus on tombe aisément dans la stupidité.
Dans mon pensionnat, moi, la raison suprême,
En face de mes fous je transis pour moi-même ;
Et parfois m'hébêtant à les trop écouter,
Je perds le sens commun, et songe à me traiter :
Car la contagion du trouble céphalique
Peut me rendre idiot par effet sympathique.

L'OLIVE.

Ah ! vous me faites peur.

THÉRAPEUMANE.

Tourne-toi, mon garçon.
Teint rouge, œil dilaté ; ce signe n'est pas bon.

L'OLIVE.

Quoi ? vous semblé-je aussi divaguant, par exemple ?

THÉRAPEUMANE.

Je vois à ta couleur, qu'en parlant je contemple,
Que les spiritueux te grimpent au cerveau :
Tu deviens hydrophobe, et ne bois jamais d'eau.

L'OLIVE.

Il a deviné juste. Oh ! l'homme de mérite !

GRIPPARD.

A monsieur Primesac annonce sa visite.

SCÈNE V.

THÉRAPEUMANE, GRIPPARD.

GRIPPARD.

Docteur, nous sommes seuls : je puis discrètement
Des secrets du logis parler confidemment.
C'est monsieur Primesac qui projette de faire
Son gendre, un peu rétif, votre pensionnaire.
Je vous ai dit pourquoi : mais le jeune Clairfond,
Qui dans notre projet nous nuit et nous confond,
Peut, dès qu'il reviendra, déranger la partie.
Tenez-vous donc caché jusques à sa sortie :
Quand à monsieur Danjoie il aura dit adieu,
Tiré de votre coin, vous viendrez sur le lieu.
Averti du moment, entrez ; et, pour escorte,
Menez les deux valets qui vous prêtent main-forte :
Saisissez-vous de lui.... pour le garder long-temps.
Je vous promets, monsieur, par mois quatre cents francs.

THÉRAPEUMANE.

Jadis sur l'intérêt je me faisais scrupule :
Mon préjugé guéri m'ôte ce ridicule.
L'être intellectuel, tout bien analysé,
Par les beaux sentimens est désorganisé.
Convaincu de ce fait, je suis si raisonnable,
Que je vise au seul gain, pour honneur profitable ;
Et, n'ayant dans l'esprit nulle aberration,
La générosité me paraît vision.
J'inscris cet aphorisme en mon art de bien vivre :
Car on est Hippocrate en publiant un livre ;
Livre flattant le goût de nos littérateurs,
Et compilé d'extraits, comme en font nos auteurs.
Je mêle, en déguisant les phrases trop fécales,
Les fleurs de rhétorique aux choses médicales,
Et fais de mon volume, ainsi le parfumant,
Un bouquet de science et d'utile agrément.

GRIPPARD.

Bon: mais dépeignez-vous l'homme que je désigne,
De son emportement rappelez-vous le signe.

THÉRAPEUMANE.

J'espère à son sujet parler de point en point
A monsieur Primesac, que je ne connais point.

GRIPPARD.

A lui l'on vous annonce : attendez en cachette ;
Il est avec madame en affaire secrète.

THÉRAPEUMANE.

Doit-on nous rien céler ? Nous, médecins moraux,
Il nous faut tout savoir pour mieux juger des maux.
Appliquant l'hygiène aux santés des familles,
Tout se confesse à nous, maris, mères et filles ;
Et, pour bien gouverner les esprits par les corps,
La physiologie a les plus grands ressorts.

GRIPPARD.

Les dévots, ce me semble, en leurs pieuses trames,
Ne font pas mieux que vous pour le salut des âmes.

THÉRAPEUMANE.

Vers nous quelle personne approche d'un pas lent ?

GRIPPARD.

La fille du malade.... Il faut être prudent.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANGELINE.

ANGELINE.

Ah ! quel est ce monsieur?

GRIPPARD.

C'est.... c'est, mademoiselle....
De monsieur Primesac le docteur plein de zèle....

Que votre père aussi devrait voir pour son bien.

ANGELINE.

Et ne savez-vous pas que mon père a le sien ?
A quoi bon deux docteurs, qui, s'ils sont en balance,
Par un contraire avis doublent notre souffrance ;
Ou qui, liés d'égards qu'ils se veulent porter,
Laissant croître le mal de peur de contester,
Mènent dans l'autre monde avec délicatesse
Le patient martyr de tant de politesse ?

THÉRAPEUMANE à Grippard.

Je lui crois l'esprit faux ; mais ses prévisions
Raisonnent assez bien de consultations.

ANGELINE.

Je présume en monsieur beaucoup d'expérience,
Mais mon père en Clairfond a mis sa confiance.

GRIPPARD.

Ils se sont querellés : il ne veut plus de lui.

ANGELINE.

Hélas ! quelques méchans à ce jeune homme ont nui.

GRIPPARD, bas à Thérapeumane.

La petite en son cœur regrette l'esculape.

THÉRAPEUMANE bas à Grippard.

Son maintien, sa tristesse, en elle tout me frappe :
Fonds de mélancolie, ennui sentimental ;
Les nubiles toujours inclinent à ce mal.
(à Angeline.)
Ma belle demoiselle, excusez-moi de grâce
D'oser en votre cœur chercher ce qui se passe.
Votre beauté me touche : on ne peut sans douleur
Voir la rose pâlir, voir languir une fleur.

GRIPPARD.

Les médecins du jour sont anacréontiques.

THÉRAPEUMANE.

N'ayez peur de mon art, ni de mes spécifiques.

Je vous examinais ; vous avez soupiré :
Confiez-vous à moi, je vous dirigerai.
Nous n'avons plus le ton de notre école altière,
Ni bonnet doctoral comme au temps de Molière :
Abjurant le costume et l'air de médecin,
Étudiant du monde et le fort et le fin,
Gens de société, jaloux de plaire aux femmes,
Nous entrons aujourd'hui dans les peines des dames.

(A voix basse et à l'écart.)

En éprouveriez-vous.... Comment? quel embarras?
Serait-ce quelque amour?... elle ne répond pas!

(à Grippard.)

L'aphonie est en elle un symptôme de folle.

GRIPPARD.

Que veut dire ce mot?

THÉRAPEUMANE.

Perte de la parole.

GRIPPARD.

Vous devriez aussi la perdre en ce moment;
Et, laissant le babil, vous cacher promptement.
Venez.

THÉRAPEUMANE.

Oui, passion, principe lunatique.

GRIPPARD.

Sortons.

THÉRAPEUMANE.

Je la prédis folle mélancolique.

GRIPPARD.

Quel homme!

THÉRAPEUMANE.

De romans on devrait la priver.

GRIPPARD.

Encor!

THÉRAPEUMANE.

Loin de Paris il faudra l'enlever.

GRIPPARD.

C'est trop....

THÉRAPEUMANE.

Souvenez-vous que je le pronostique.

GRIPPARD.

Ah! finissez: vous même êtes-vous frénétique?
J'entends monsieur Danjoie.... allons! dérobez-vous.

SCÈNE VII.

ANGELINE seule.

Quel homme impertinent on introduit chez nous!
De quel droit prétend-il qu'à lui je me confie?
Mon chagrin à ses yeux passe pour maladie:
Et, si j'étais malade avec le cœur serein,
Il traiterait mon mal comme un tendre chagrin.

SCÈNE VIII.

M. DANJOIE, ANGELINE.

ANGELINE.

Mon père va-t-il mieux?

M. DANJOIE.

Mais comme de coutume;
Mieux, ni plus mal: je n'ai fièvre, ni toux, ni rhume,
Ni mauvais songe en tête, ainsi que l'a pensé
Votre monsieur Clairfond qui me dit insensé.

ANGELINE.

O mon père! il n'a pu vous faire cette offense:
Permettez que mon cœur prenne un peu sa défense.
Son langage innocent, faussement répété,
Aura sur ce rapport trompé votre équité.

Lorsqu'il parla de vous j'étais ici présente ;
Et de ses bons conseils la réserve décente,
Devant quelques témoins que je n'ose accuser,
Donne à mes sentimens le droit de l'excuser.
L'excuser ; mais de quoi? Non, je le justifie :
Le tort qu'on lui suppose est une calomnie ;
Votre fille n'eût pu l'entendre proférer
Un discours qui tendît à vous déshonorer.
Ne vous irritez pas d'un chimérique outrage,
Ne m'ôtez pas l'espoir du plus doux mariage ;
Rappelez votre ami pour m'en faire un époux,
Et vous aurez alors deux enfans près de vous.

M DANJOIE.

Non, ma mémoire est bonne, et je romps cette affaire.
Son mépris m'a traité comme un visionnaire.
Je ne m'abuse point sur la foi d'un rapport ;
J'ai de sa propre bouche un garant de son tort.
Ce n'est qu'un insolent, un perfide, un infâme....
Renoncez-y : jamais vous ne serez sa femme.

ANGELINE.

Puis-je ne plus l'aimer, le croyant innocent?

M. DANJOIE.

Dès qu'un père le veut, l'amour doit être absent.
Point de rébellion.

ANGELINE, à part.

Comme il devient barbare!
J'incline à croire aussi que sa tête s'égare.

M. DANJOIE.

Cet ingrat, m'a-t-on dit, dès avant mon lever,
Pour se remettre en grâce, est venu me trouver!
S'il ose reparaître....

ANGELINE.

Ah! le voici, mon père!
Révoquez cet arrêt.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLAIRFOND.

(M. Danjoie s'éloigne, et Clairfond le retient au passage.)

CLAIRFOND.

Monsieur, point de colère.

M. DANJOIE.

Je ne veux plus te voir, ni t'entendre.

CLAIRFOND.

Un seul mot.
Écoutez, connaissez le plus lâche complot....
Oui, vous dis-je; oui, j'accours vous instruire d'un crime
Dont, si vous l'ignoriez, vous seriez la victime.
Tandis qu'on m'accusait de vous déshonorer,
De vous croire en démence et de le déclarer;
Sachez, sachez comment on voulait faire usage
Et de votre personne et de mon témoignage.
Sur vos biens et sur vous feignant de s'alarmer,
On produit des motifs pour vous faire enfermer:
On trompe l'équité de la magistrature,
De faux témoins payés on prend la signature;
Des gens qu'on dit battus, on les fait arriver:
Bref, sur un ordre exprès, on doit vous enlever;
Et l'interdiction bientôt, par curatelle,
A monsieur Primesac donne votre tutelle.

ANGELINE.

Ah! mon père!

M. DANJOIE.

Oh! bon dieu!

CLAIRFOND.

Vous m'aviez soupçonné:
J'ai craint un noir dessein; j'ai tout examiné.
Le sort m'apprend ce fait; je l'ai su par l'organe
Des valets d'un docteur nommé Thérapeumane,

Charlatan fort suspect, qui chez lui fait entrer
Ceux que loin des vivans on cherche à séquestrer.

M. DANJOIE.

Qui forma contre moi cette demande infâme?

CLAIRFOND.

Votre beau-père.

M. DANJOIE.

Et qui s'y joignit?

CLAIRFOND.

Votre femme.

ANGELINE.

Mais, comme elle est sa fille, il a pu l'abuser.

CLAIRFOND.

Lui seul est le méchant qu'il vous faut accuser:
Votre neveu le sert.

M. DANJOIE.

Mon neveu!

CLAIRFOND.

Patience.
Du juge, ce matin, j'aurai prompte audience;
Il révoquera l'ordre, à mes premiers discours.
Il sait qu'aux hôpitaux j'ai dévoué mes jours,
Et de mon zèle ardent au lit des misérables,
J'obtiens pour digne prix ses faveurs secourables.

M. DANJOIE.

Mon ami! mon sauveur! reçois cet autre prix....
Ma fille est ton épouse, et tu deviens mon fils.
Je consacre sa vie à payer ce service;
Ton père ainsi répare un moment d'injustice.
Viens, mon gendre!

ANGELINE.

Ah! tous deux serrons-le dans nos bras.

M. DANJOIE.

Si le bonheur rend fou, tu me surveilleras.

CLAIRFOND.

Suis-je assez fortuné !

ANGELINE.

Mon père est adorable !
Moi, j'ai toujours bien dit qu'il était raisonnable.

M. DANJOIE.

Qu'aperçois-je ? C'est lui.... Quittez-moi, mes enfans,
Mon beau-père en ce lieu marche à pas triomphans....
Laissez-moi le tancer sur son projet funeste.

CLAIRFOND.

Moi, je cours chez le juge, et vous répond du reste.

SCÈNE X.

M. DANJOIE, M. PRIMESAC.

M. DANJOIE.

MONSIEUR, passez moins vite ; arrêtez, s'il vous plaît.

M. PRIMESAC.

Quel ton hautain !...

M. DANJOIE.

Monsieur, j'ai su, par mon valet,
Que ma femme ni vous, dans cette nuit dernière,
N'aviez pu reposer, ni fermer la paupière.
Prenez donc garde à vous ; votre cerveau va mal.
Si mon trouble est fâcheux, le vôtre est plus fatal ;
La fièvre d'intérêt, d'avarice et de crime
Dévore les fripons veillant sur leur victime :
Jaloux du bien d'autrui, qui cherche à l'en frustrer
Est le pire des fous qu'on doive incarcérer.

M. PRIMESAC.

A quel propos?...

M. DANJOIE.

Clairfond vient de me tout apprendre.
Vous deviez de céans arracher votre gendre,

Le frapper d'interdit par un acte menteur,
Et voler sa fortune en digne curateur.
Clairfond au tribunal consigne ce mystère.
La trame est déjouée ; et, du prix de ma terre,
Payant à cet ami son zèle et ses vertus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.
Pour vous, sortez d'ici ! videz mon domicile !
Je cours dire à l'Olive, à mes ordres docile,
D'appeler sur-le-champ trois porte-faix du coin
Pour vous déménager et vous conduire au loin.
Reconnaissez par là que la friponnerie
N'est qu'une basse, aveugle et stupide folie ;
Et que, ne gagnant rien à ses sombres transports,
Son délire finit par l'horreur des remords.

SCÈNE XI.

PRIMESAC seul.

O damné de Clairfond ! je suffoque de rage.

SCÈNE XII.

LE MÊME, THÉRAPEUMANE, ET DEUX VALETS.

THÉRAPEUMANE.

ENTREZ sans bruit ; c'est lui ! quel feu sur son visage !...
C'est bien mon furieux tel qu'on l'a désigné.

M. PRIMESAC à soi-même.

D'attendre ce revers que j'étais éloigné !

THÉRAPEUMANE.

Comme il se parle seul, et comme il se démène !
Glissez derrière lui.

M. PRIMESAC, de même.

Quel fruit de tant de peine !

S'ils vont aux tribunaux me livrer pour cela....
Plutôt mourir avant qu'on m'arrête !

(Les deux valets lui saisissent les main.)

THÉRAPEUMANE.

Alte-là.

M. PRIMESAC.

Quoi ? qu'est-ce ? de quel droit ?... lâchez-moi , misérables !

THÉRAPEUMANE.

Ployez : mes gens sont faits à des accès semblables.
Calmez-vous.

M. PRIMESAC.

Quoi ! coquins ? votre témérité....

THÉRAPEUMANE.

Paix ! paix ! vous êtes pris : c'est pour votre santé.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, M. DANJOIE, L'OLIVE.

M. DANJOIE.

Que vois-je ?...

THÉRAPEUMANE.

C'est mon fou que je tiens dans la crise.

M. PRIMESAC.

Insolent ! vous osez....

L'OLIVE, à son maître.

Oh ! la bonne méprise !
Profitez-en , monsieur.

M. DANJOIE à Thérapeumane.

Oui , ferme ! oui , tenez bon !

L'OLIVE.

Oui , docteur ; au besoin employez le bâton....

M. PRIMESAC.

Si vous ne me quittez, scélérats que vous êtes....

THÉRAPEUMANE.

Oh! je sais mon métier avec ces folles têtes.

M. DANJOIE.

Gardez qu'il ne s'échappe.

THÉRAPEUMANE.

Il faut le raisonner :
Peut-être son accès pourra se gouverner.

M. DANJOIE.

Il extravaguera : docteur, fermez l'oreille.

L'OLIVE.

C'est un homme à lier.

M. PRIMESAC.

Traîtres !...

THÉRAPEUMANE à M. Primesac.

Je vous conseille
De ne pas nous forcer aux moyens de rigueur :
Toute répression m'afflige au fond du cœur.
Ma maison de santé, sans être un lieu de joie,
N'est pas une prison : venez, monsieur Danjoie.

M. PRIMESAC vivement.

Ce n'est pas moi... je suis... vous vous trompez... mon nom
Est Primesac...

THÉRAPEUMANE surpris.

Qui?... vous ?

M. DANJOIE.

Surcroît de déraison !
Son nom propre il l'oublie, ou veut vous faire accroire....

THÉRAPEUMANE à M. Danjoie.

Tous les fous sont malins à forger une histoire :
Mais les hommes de l'art n'entrent pas dans l'erreur.

M. PRIMESAC.

Je vous dis que c'est lui....

M. DANJOIE.

Regardez sa fureur.

M. PRIMESAC.

Ce n'est pas moi, vous dis-je....

L'OLIVE.

Admirez sa chimère !
Il est mal comme gendre, et se dit son beau-père !

M. PRIMESAC.

Vous me méconnaissez ; de par le diable !...

THÉRAPEUMANE.

Eh, mais !
L'égarement visible est saillant dans vos traits ;
Vous risquez, par colère, un coup apoplectique,
D'être en mal ataxique, enfin paralytique ;
Qui sait ? cataleptique ! Oui, tel est le danger
D'un transport qu'on ne peut laisser se prolonger.
Qu'au symptôme évident un barbier se méprenne :
Mais moi, j'en ai tant vu !... sus, amis ! qu'on l'entraîne.

L'OLIVE.

Pauvre fou !

M. PRIMESAC.

Pendards !...

M. DANJOIE.

Bon ! garottez-le soudain.

THÉRAPEUMANE.

Dépêchons.

L'OLIVE.

Volontiers j'y prête un coup de main.

(On enlève M. Primesac.)

SCÈNE XIV.

M. DANJOIE seul.

Ah ! morbleu, je triomphe ! et la vengeance est belle !
Déraisonne à ton tour, intrigante cervelle !

Guéris-toi, si tu peux, sous quatre murs bien clos,
De la cupidité qui t'ôte le repos.
Comme ils m'ont délivré de ce beau-père!... ah peste!
Qu'en exécution le médecin est leste!
Aux gens de mon logis ne soufflons pas le mot,
Je veux suivre, caché, le fil de ce complot.
Pour les punir, comme eux, descendons à la ruse;
Car tromper les trompeurs a toujours son excuse.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'OLIVE, M. DANJOIE.

L'OLIVE.

VICTOIRE !

M. DANJOIE.

Est-il dehors ?

L'OLIVE.

Ils avaient écarté
Les gens de la maison pour plus de sûreté ;
On l'emmène en sa chaise en tous sens bien fermée,
Et par son médecin l'affaire est consommée.

M. DANJOIE.

L'esculape est si prompt à se bien figurer
Le mal caché des gens dont il veut s'emparer,
Que tout homme sensé, grâce à son industrie,
Doit être bientôt fou quand il se l'approprie.
Mais, le ciel soit loué ! ce diable de docteur
Par ses façons d'agir m'a fait trembler de peur.
Sur l'ordre expédié j'attends que l'on réclame....
A mon enlèvement laisse croire ma femme :
On vient : tout leur complot sera bientôt prouvé.

SCÈNE II.

Mme. DANJOIE, ANGELINE.

ANGELINE.

Mon père de chez lui par la force enlevé !

Mme. DANJOIE.

Le mien veille sur lui : croyez, mademoiselle,
Que l'on peut s'en remettre à mon amour fidèle
Du repos d'un époux, hélas! dont le péril
Nécessite en effet ce salutaire exil.
Croyez....

ANGELINE.

Je crois, je sais toute l'indigne trame :
La veille j'en conçus quelque soupçon, madame,
Et mes propres discours n'ont pu vous le cacher.
D'ici par violence on a dû l'arracher :
Car il fut par Clairfond instruit en ma présence
Du bruit qui supposait sa prodigue démence ;
De l'interdiction qu'osait déjà presser
Ceux qui, dans son logis, le veulent remplacer.
Nous l'avons laissé même en proie à la colère
Dont son cœur s'enflamma quand parut son beau-père,
Qui, sans doute, comblant son indignation,
A mis fin par un crime à l'explication.

Mme. DANJOIE.

Eh quoi! mademoiselle? appelez-vous un crime
Un acte autorisé d'un titre légitime?
Mon père, son parent, chef de nos intérêts,
Lorsqu'il veut de ses maux arrêter les progrès,
Lorsqu'il veille à ses jours, et qu'il se détermine
A prévenir sa perte et ma propre ruine,
La vôtre même....

ANGELINE.

En grâce, oh! ne me mêlez pas
Dans la confusion d'un intérêt si bas.

Mme. DANJOIE.

De me répondre ainsi vous êtes bien osée!

ANGELINE.

J'ignore l'art de feindre, et ne suis pas rusée.

Mme. DANJOIE.

Prétendez-vous par là dire que je le sois?

ANGELINE.

Non, vous vous décelez à tout ce que je vois.

Mme. DANJOIE.

Vous parlez sur ce ton à votre belle-mère!

ANGELINE.

Je n'en puis oublier en vous le caractère.

Mme. DANJOIE.

L'impertinente!.... Eh quoi? vous m'accusez ainsi!
Quelle injustice! ô Dieu! qu'ai-je fait en ceci
Que céder à mon père, en versant bien des larmes,
Le soin d'un cher époux, objet de nos alarmes?
De ce devoir cruel mon cœur fut déchiré;
Il a fallu me rendre, en vain j'en ai pleuré....
Cette nuit même encor j'ai voulu tout suspendre :
Mon père a pris sur soi le destin de son gendre:
Il m'a fait espérer que bientôt mon mari
Reviendrait en nos bras, de tous ses maux guéri,
Mais quels propos sur moi tiendra-t-on dans le monde
Si quelque affreux soupçon sur vos discours se fonde?
Qui m'en consolerait?

ANGELINE.

Il faut, dès aujourd'hui,
De m'entendre et me voir vous épargner l'ennui.
Aux consolations, madame, je vous laisse :
Demeurez au logis, soyez-en la maîtresse :
Je vous déclare, moi, que je fuis la maison.
J'irai joindre mon père en sa triste prison....

Mme. DANJOIE.

Votre aspect troublerait le calme qu'on lui donne.

ANGELINE.

Et sous ce beau prétexte il faut qu'on l'abandonne!
Il faut, sur le crédit que s'arroge un docteur,
Qu'isolé des humains sans être un malfaiteur,
D'un art douteux, peut-être il expire victime!
Ah! moins cruellement on sévit sur le crime.
Et sur qui tomberaient de si durs traitemens?
Sur l'homme le plus droit en tous ses sentimens,
Chéri, doux, tendre, humain, en un mot sur mon père!
Ah! lui seul me restait; le ciel m'ôta ma mère;

Quoi ? madame, est-ce à moi de souffrir aujourd'hui
Qu'on me rende orpheline en me privant de lui ?
Non : je le sauverai.... son danger, son outrage,
A sa timide fille inspirent du courage....
Dans tous les tribunaux ma voix réclamera.
S'il me faut un soutien, Clairfond me conduira.
Ta parole, ô mon père ! à Clairfond m'a donnée....
Je puis, de mon époux marchant accompagnée,
D'un vil piége en tous lieux déclarer les noirceurs ;
Tes deux enfans unis seront tes défenseurs.
Oui, ma douleur fera parler sa véhémence,
Oui, l'amour filial donne assez d'éloquence ;
Le cri, le cri du cœur est toujours écouté ;
Et mon père à ma voix devra sa liberté.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GRIPPARD.

GRIPPARD.

Des gens viennent là-bas, sur actes qui les mandent,
Apposer les scellés, madame ; ils vous attendent.
Deux parens de monsieur, instruits tant bien que mal,
Un arrière-cousin, et son neveu Blinval,
Se sont au même instant présentés à la porte :
Le cousin, mis de noir comme en deuil on le porte,
A ce qu'il m'a semblé, garçon naïf et rond,
Avait certaine joie empreinte sur son front ;
Croyant son parent mort, il a, par son langage,
Montré qu'il venait prendre un legs dans l'héritage :
Dès qu'il l'a su vivant, le visage allongé,
Sans parler du malade il a pris son congé,
En bon collatéral aux décès toujours leste.

Mme. DANJOIE.

Et Blinval, mon neveu ?

GRIPPARD.

Parent sensible, il reste.

Mme. DANJOIE.

Angeline au scellé voudra-t-elle assister ?

ANGELINE.

Non, non, à ces horreurs je ne puis résister.

Mme. DANJOIE.

(à Grippard.)

Faites à votre guise. Allons.

SCÈNE IV.

ANGELINE, M. DANJOIE, L'OLIVE.

ANGELINE à soi-même.

QUELLE famille !

M. DANJOIE, au fond du théâtre.

Ils partent... dans la salle il n'est plus que ma fille....
Je veux la rassurer.

L'OLIVE, à son maître.

Moi, rôdant à l'entour,
J'aurai les yeux au guet sur leur brusque retour.

(Il sort.)

SCÈNE V.

M. DANJOIE, ANGELINE.

ANGELINE, sans voir M. Danjoie.

LES cruels m'ont-ils pu séparer de mon père !
Quel que soit son cachot, je l'y verrai, j'espère.

M. DANJOIE.

Ah ! tu n'iras pas loin, mon enfant.

ANGELINE.

Ciel! c'est vous!

M. DANJOIE.

Paix! tais-toi!....

ANGELINE.

Vous, bon Dieu! vous ici!

M. DANJOIE.

Paix! tout doux!

ANGELINE.

Je ne me contiens pas tant ma joie en est grande!

M. DANJOIE.

Tu m'as revu; va-t'en : crains qu'on ne nous entende.

ANGELINE.

Quoi! déjà revenu!....

M. DANJOIE.

Je ne suis point sorti.

ANGELINE.

Votre départ....

M. DANJOIE.

Un autre à ma place est parti.
Console-toi; remonte, et garde le silence....
Tu sauras tout : il faut qu'on croie à mon absence.

ANGELINE.

Quoi?...

M. DANJOIE.

Ne me perds pas.

ANGELINE.

Mais....

M. DANJOIE.

Va dans ta chambre. Adieu!

SCÈNE VI.

M. DANJOIE seul.

O CHÈRE enfant ! ta dot n'est pas en un bon lieu :
Tes trois cent mille francs, il se peut qu'on les veuille....
De cette armoire ôtons, ôtons mon portefeuille....
La serrure en est faible ; et, pour la soulever,
Leur conscience est forte.... ils me l'ont su prouver.
Qui voulut de céans m'escamoter moi-même
M'extorquerait ces fonds sans une peine extrême :
Ma somme en billets secs ne leur pèserait pas.
Évitons-leur pourtant ce léger embarras....

(Il ouvre l'armoire.)

Qu'est-ce ?... Ah ! c'est mon valet.

SCÈNE VII.

M. DANJOIE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Alerte !

M. DANJOIE.

Eh bien, L'Olive ?...

L'OLIVE.

Viendrait-on vous reprendre ?... On me suit, on arrive....

M. DANJOIE.

Qui donc ?

L'OLIVE.

Trois inconnus.... Ils entrent.

M. DANJOIE.

Je suis mort.

L'OLIVE.

Là-dedans, tout coup vaille, enfermez-vous d'abord.

SCÈNE VIII.

L'OLIVE, BLINVAL, GRIPPARD, LE JUGE DE PAIX ET UN ASSESSEUR.

GRIPPARD.

Posez les scellés là.

BLINVAL.

Posez-les sur l'armoire.

GRIPPARD.

L'inventaire suivra cet acte provisoire.

BLINVAL.

Range-toi donc, L'Olive !... Il a l'air tout troublé....

GRIPPARD.

Monsieur à son armoire a donc laissé la clé ?
Quel oubli !... Prudemment il faut que je l'empoche.

BLINVAL la lui reprenant.

Non, remettez-la-moi : vous serez sans reproche.

GRIPPARD.

Pour garde du scellé madame m'a choisi.

BLINVAL.

Moi, pour garder le garde elle m'installe ici.
Reconduis ces messieurs, L'Olive.

SCÈNE IX.

BLINVAL, GRIPPARD.

GRIPPARD.

Ma mémoire
M'a rappelé, monsieur, en voyant cette armoire

Dont la clef par mégarde était restée encor,
Qu'il y dort en séquestre un précieux trésor.
Cent mille écus bien nets valent qu'on les consigne.
D'éluder ce scellé je vous faisais le signe :
Avant qu'on le posât, de peur des accidens,
Pour madame il fallait regarder là-dedans.
En vertu d'un contrat qui réglà son douaire
Votre oncle d'un bon lot l'établit donataire.
Vous pouviez, avant tout, des trois cent mille francs
Lui créer de plein droit de solides garans.
De mes comptes à rendre on m'a livré quittance :
Dix mille francs en sus, honnête récompense,
Ont été par son père alloués à mes soins ;
Et votre tante eût pu me les solder au moins.
Ce dépôt à madame assurait ses reprises
Hors état d'inventaire et quittes de remises....

BLINVAL.

L'intendant de mon oncle, à ce qu'il me paraît,
Prend au bien de ma tante un pressant intérêt !...

GRIPPARD.

Que dites-vous, monsieur ? C'est moi qui vous révèle
Le moyen de sauver cette somme, pour elle....

BLINVAL.

De quoi dans ces momens osez-vous me parler ?
Par vos précautions vous me faites trembler....
De mon oncle enlevé la sortie est récente :
J'imagine qu'encor sa personne est présente....
Que de votre langage il pourrait se douter....
Qu'à cette heure il me voit.... qu'il peut nous écouter....

GRIPPARD.

Lui ! son ombre déjà fait donc ici la ronde ?
Car c'est être à demi renvoyé de ce monde,
Que d'être tout entier aux mains d'un médecin.
Si votre tante un jour.... présumons ce dessein....
De vos attentions ayant plus d'une preuve,
Devait, pour consoler son triste état de veuve,
Sous le titre d'époux accepter son neveu ?...

BLINVAL.

L'accueil que j'ai reçu m'en fait douter un peu.

GRIPPARD.

Madame à votre amour était déjà promise
Quand monsieur Primesac vous l'ôta par sottise.

BLINVAL.

C'est moi qui le premier ai recherché sa main :
Il rompit nos accords ; hélas ! oui : l'inhumain
Fit à monsieur Danjoie épouser ma future,
Calculant sa fortune et plus riche et plus sûre ;
Présumant que j'étais prodigue, dérangé,
Libertin, immoral, homme sans préjugé,
Né pour m'enorgueillir du déshonneur des belles ;
Enfin, m'attribuant toutes les bagatelles
Que les pères toujours prêtent aux jeunes gens,
Qui font ce que chacun fit lui-même en son temps.
De ce malheur ma tante eut un regret dans l'âme ;
Son cœur n'est pas glacé : la plus honnête femme
S'efforce à ménager le double sentiment
Qu'elle montre à l'époux et cache envers l'amant :
De ses nœuds partagés l'inquiète alliance
Gêne un peu sa vertu, pèse à sa conscience ;
Elle y cherche un remède ; et son cœur peu guéri
Est mal avec l'amant, mal avec le mari.
Les cœurs veulent l'amour qu'un froid hymen leur ôte....
Mais l'occasion s'offre à réparer la faute :
Mon oncle étant plus vieux peut mourir avant moi,
Et s'il prend son congé pour délier la foi
De ma tante....

GRIPPARD.

En ce cas, plus d'entrave importune....
De madame en ce lieu repose la fortune....
Moi, d'un juge de paix maladroit assesseur,
J'ai mis quelques scellés qu'on levait en douceur ;
Mais à les rajuster je me prends à merveille....
Si le cas le requiert.... parlez-m'en à l'oreille.

BLINVAL.

L'honneur !...

GRIPPARD.

Par quel scrupule arrêtez-vous mes pas ?

BLINVAL.

Si les scellés brisés ne se rajustaient pas.

GRIPPARD.

En ramenant votre oncle, il en aurait la honte :
Les fous ont des transports ; on met tout sur leur compte :
Et leur oubli fréquent de leurs faits garantis
Récuse la valeur de tous leurs démentis.

BLINVAL.

Ah ! que de votre esprit l'artifice est inique !

GRIPPARD.

On n'en viendra pas là : peur vaine et chimérique !
Laissez faire : en vos mains que j'assure les fonds....

BLINVAL.

Quoi ? vous voulez !... Je crains....

GRIPPARD.

De tout je vous réponds.

(Il lève le scellé ; et ouvre l'armoire, d'où M. Danjoie sort furieux.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. DANJOIE.

M. DANJOIE s'élançant sur Blinval.

SCÉLÉRAT de neveu !

GRIPPARD frappé d'étonnement.

Que vois-je ?

BLINVAL prenant la fuite avec Grippard.

C'est le diable.

SCÈNE IX.

M. ET Mme. DANJOIE.

M. DANJOIE.

FUIS, voleur effronté ! fuis, parent exécrable !

De quel train l'on y va ! rien n'est donc épargné,
Dès que de l'œil du maître on se croit éloigné !
A peine on m'imagine absent de mon ménage,
Quel désordre s'y met ! déjà tout au pillage !

Mme. DANJOIE.

Qu'est-ce ? ô ciel ! mon époux....

M. DANJOIE *apercevant sa femme.*

Madame, avais-je tort ?
N'ai-je pas là de quoi rentrer dans le transport ?
Plaidez pour ce neveu, restez-en idolâtre :
Faute de jugement on est opiniâtre.
L'esprit sait distinguer le mal d'avec le bien ;
Mais qui ne peut rien voir, croit ne pécher en rien.
Engouez-vous d'un fat dont la délicatesse
Plaît tant à votre sexe et charme sa faiblesse :
Ce joli merveilleux n'est qu'un escroc bien vain,
Qui sur les coffres-forts ose porter la main,
Qui masque d'un faux lustre une noirceur profonde,
Et qui, s'il n'aimait l'or, n'aimerait rien au monde.

Mme. DANJOIE.

Ah ! sa témérité, dont je frémis d'horreur,
Autant que vos leçons, éclaire mon erreur !
A trembler pour moi-même enfin il m'a réduite ;
Et m'a trop bien appris, par sa lâche conduite,
Que mon repos sans vous était mal affermi,
Qu'une femme sans guide est perdue à demi,
Et que dans sa maison, lorsqu'il n'est plus de maître,
On la croit le jouet de qui s'offre pour l'être.

M. DANJOIE.

O femmes ! voilà donc quels fripons indiscrets
De vos billets furtifs possèdent les secrets !
N'importe !... je veux croire à votre accent sincère,
Que chez moi ce neveu n'aura plus rien à faire.
Mes cinquante ans sonnés m'inspirent sur ce point
Un calme qu'au jeune âge un cœur brûlant n'a point.
Recevez un pardon que mon amour, madame,
N'eût accordé jamais à ma première femme !

Mme. DANJOIE.

Quel châtiment pour moi !... mais par quel sort, comment
Vous retrouvé-je ici ? l'étrange événement !

M. DANJOIE.

Sachez.... mais un instant : Clairfond accourt.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CLAIRFOND.

CLAIRFOND.

MADAME,
Un entretien secret que son ami réclame....

M. DANJOIE.

Non, devant elle ici que tout soit expliqué :
Dis les choses, les noms ; dis.

CLAIRFOND.

L'ordre est révoqué.
Mon rapport franc et net a décidé la chose.
Cet accent qui s'anime en une bonne cause,
Ce ton de l'amitié qui pénètre les cœurs,
Ce courroux véhément qu'inspirent les noirceurs,
Tout prêtait à ma bouche une force éloquente
Pour rendre du complot la preuve convaincante.
Les mensonges signés de témoins sans aveu,
Et de votre beau-père, et de votre neveu,
Ont perdu leur crédit, fondé sur l'imposture :
Et soudain à leur crime opposant sa droiture,
Le ministre, équitable et prompt à s'éclairer,
M'a remis cet écrit qui doit vous rassurer.
Il confirme vos droits, en cas de préjudice,
D'invoquer hautement la publique justice ;
Et commande qu'en paix on laisse en sa maison
L'homme dont les vertus attestent la raison.

M. DANJOIE.

Non, il n'est rien de tel qu'une âme jeune et chaude
Pour servir l'amitié, pour déjouer la fraude!
Tu me rends mon repos, ma liberté, mes biens....
Va, mes empressemens s'égaleront aux tiens :
Attends-moi là : je vais chercher ta récompense.

SCÈNE XIII.

Mme. DANJOIE, CLAIRFOND.

Mme. DANJOIE, à part.

Il n'étoit point dehors!.... je m'y perds, plus j'y pense!
Le portier de l'hôtel, mes gens, monsieur Grippard,
M'avaient pourtant déjà confirmé son départ!...

CLAIRFOND.

Quel inconnu, madame, entre si plein de joie?

SCÈNE XIV.

Les mêmes, THÉRAPEUMANE.

THÉRAPEUMANE.

J'ai l'honneur de parler à madame Danjoie?

Mme. DANJOIE.

Oui, monsieur.

THÉRAPEUMANE.

En ami, je m'empresse chez vous,
Et j'accours vous conter comment va votre époux.
Depuis le peu de temps que je le considère,
Je n'ose préjuger du peu que j'en espère :
Mais sitôt que chez moi, madame, il est entré,
Sur lui ma médecine a très-bien opéré.
Primo, je tiens son mal : j'ai vu que dans cet homme,
L'observant en détail, le résumant en somme,

Ainsi qu'en d'autres fous dont j'ai fait l'examen,
Le trouble du cerveau provient de l'abdomen.

Mme. DANJOIE.

De qui nous parlez-vous ?

CLAIRFOND.

Quel malade est le vôtre ?

THÉRAPEUMANE.

Le mari de madame : eh ! s'agit-il d'un autre ?

Mme. DANJOIE.

Je ne vous comprends pas....

THÉRAPEUMANE.

Je parle clair, je croi.

Mme. DANJOIE.

Mon époux est, monsieur, non chez vous, mais chez moi.

THÉRAPEUMANE.

Le trait est fort! il est au bain dans ma demeure.

CLAIRFOND.

Debout, lui-même, ici, je l'ai vu tout à l'heure.

THÉRAPEUMANE.

Moi, tantôt pour calmer son accès véhément,
Je l'ai pourtant saigné, là, plantureusement.

Mme. DANJOIE.

Mais il n'est point sorti !

THÉRAPEUMANE.

Lui ! ne vous en déplaise,
Je l'ai pris ce matin, et roulé dans ma chaise :
Votre père témoin dans nos mains l'avait mis;
Son valet nous aida, quand les miens l'ont soumis.
Il semblait un démon, il a fait grand tapage :
J'ai bouché mon oreille à tout son verbiage :
Usant pour m'échapper d'un esprit déceptif,
Déguisant sa personne, il faisait le rétif :
Mais je l'ai bâillonné, si bien lié moi-même,
Tant phlébotomisé, qu'il est calme et tout blême ;

Et par mes correctifs domptant mon furieux,
Je l'ai presque assoupi : vous verrez qu'il est mieux.

CLAIRFOND.

C'est vous moquer de nous que tenir ce langage.

THÉRAPEUMANE.

Je ne me moque pas ; je l'ai rendu bien sage.

Mme. DANJOIE.

Il est dans ma maison, vous redis-je cent fois.

THÉRAPEUMANE.

Il est dans mon logis : je crois ce que je vois.

Mme. DANJOIE.

Venez le voir.

THÉRAPEUMANE.

Chez moi venez le voir de même.

Mme. DANJOIE.

J'en perds la patience!

CLAIRFOND.

Il en faut une extrême
Pour s'entendre affirmer, contre le sens commun,
Qu'ensemble en deux endroits il soit vu de chacun.

THÉRAPEUMANE, à part.

Hai! sont-ce pas des fous? Peut-être qu'à la dame
La perte du monsieur met le trouble dans l'âme ;
Et sa tendre folie est de voir son mari.
Rarement dans son sexe un tel mal fut guéri.
D'autre part le jeune homme adopte sa chimère :
Sur ce diagnostic est-ce un visionnaire?

Mme. DANJOIE.

Il vient!... par son aspect vous serez convaincu.

CLAIRFOND.

Le croirez-vous ailleurs lorsque vous l'aurez vu?

THÉRAPEUMANE.

Tout le monde en ce siècle est donc pris de vertige!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. DANJOIE, ANGELINE.

M. DANJOIE.

Je viens payer ma dette à l'ami qui m'oblige ;
Tiens !

(Il remet sa fille en ses bras.)

CLAIRFOND.

Ma chère Angéline !...

M. DANJOIE.

Ah ! ah ! c'est vous, docteur !...
Eh bien ! votre incurable a-t-il changé d'humeur ?

THÉRAPEUMANE.

Un peu, grâce à mes soins.... Maintenant m'abusais-je ?
Madame, entendez-vous ? Monsieur, que vous disais-je ?

Mme. DANJOIE.

Et de quelle personne a-t-il donc pris le soin ?

M. DANJOIE.

Du seul fou dont la tête eut de lui grand besoin.
Eh oui ! l'homme sur qui tout votre art se déploie
Est monsieur Primesac ; je suis monsieur Danjoie.
Vainement de sa bouche il vous l'a répété ;
Et j'ai lieu d'admirer votre sagacité.

THÉRAPEUMANE.

Hein? plaît-il ?

Mme. DANJOIE.

Oh ! l'aveugle !

CLAIRFOND.

Êtes-vous assez âne
Pour l'avoir ?...

THÉRAPEUMANE.

Ane, moi!

CLAIRFOND.

Docteur Thérapeumane,
C'est vous qui de guérir osez pratiquer l'art;
Vous, qu'une sourde oreille et qu'un louche regard
Exposent à saigner, entre autres incartades,
Les hommes en santé pour ceux qu'on dit malades!
C'est vous qui vous mêlez de régir la raison;
Vous qui baignez, douchez, purgez hors de saison!
Les remèdes par vous changés en maléfices
Sont pis que tous les maux traités par vos caprices;
Et je frémis de voir que votre absurdité
D'assassiner les gens ait le droit patenté.

THÉRAPEUMANE.

Partout ainsi de nous l'ignorance raisonne.

ANGELINE.

Monsieur est médecin, et n'a tué personne.
Croyez et sa science et moi.... que votre œil clair
Jugeait mélancolique, et qui n'en ai plus l'air.

Mme. DANJOIE à son mari.

Par pitié, mon ami, que mon père au plus vite
Soit tiré de ses mains!

M. DANJOIE.

Oui, ce tour nous acquitte.
Peut-être le docteur m'en a-t-il trop vengé.
Plaise à Dieu que du vice il ait le cœur purgé!
Vous auriez en ce cas l'honneur de l'aventure:
Rendre l'homme aux vertus est la meilleure cure.
Moi, je veux, mariant ma fille, dès demain
Rentrer dans mon délire en noces et festin.
Égayons-nous: fuyons des soins presque homicides;
Et, de peur d'être fous, craignons d'être stupides.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.